

étant le même individu qui m'a accompagné ici, il y a quelques semaines et que c'est en apprenant de lui ce fait que je suis accouru pour détourner, si faire se peut, le coup qui nous menace. Mais j'ai à vous consulter sur bien des choses, ajouta-t-il d'un ton plus doux et en se laissant tomber sur une ottomane.

— Je suis toute attention, dit la baronne en prenant un siège à côté de lui, il n'est pas encore onze heures.

— D'abord et avant tout, reprit Cyprien, permettez-moi de vous demander s'il ne manque personne parmi vos domestiques.

— Oui, Marthe, répondit la baronne. Vous vous rappelez ce certain soir où elle alla vous trouver à la petite auberge, près de la lande, et où elle porta le déguisement que vous aviez demandé ?

— Oui, certes, je m'en souviens, répondit Cyprien, car c'est justement au sortir de mon entrevue avec elle que certaine circonstance me força d'accourir ici, et bien m'en prit, puisque j'arrivai à temps pour empêcher la fuite de la princesse et arrêter les deux pages du chevalier Henri de Brabant.

— C'est vrai, observa la baronne : Mais c'est depuis cette nuit-là que Marthe a disparu.

— En même temps que je galopais vers le sud, dit Cyprien, la Moldau l'entraîna dans la même direction.

— Que voulez-vous dire ? s'écria la baronne qui frissonna instinctivement.

— Je veux dire qu'elle a été assassinée et jetée dans la rivière.

— Assassinée ! répéta la baronne. Je m'étais imaginée, d'après ce que vous aviez dit, qu'elle pouvait s'être noyée accidentellement.

— Non, elle a été assassinée !

— Mais qui pourrait avoir fait cela ? s'écria la baronne Hamelin.

— Mariette ou Cetna, comme elle se fait appeler, répondit Cyprien d'un ton lugubre. Et la preuve... la voici ! ajouta-t-il en tirant le poignard long et flexible qu'on avait arraché du cadavre de Marthe.

— Oui, en effet, c'est le poignard d'Étna ! Mais est-ce qu'elle prendrait, à présent, l'offensive contre nous ? Dans ce cas...

Son agitation fut si grande qu'elle ne put achever sa phrase.

— J'ai peine à croire qu'elle ait oublié son serment au point de communiquer tout à Zitzka, observa Cyprien.

— Dieu nous préserve d'un pareil malheur ! s'écria la baronne qui ne put, à cette seule pensée, réprimer un tremblement convulsif. S'il lâchait sur nous ses hordes sauvages, nous serions perdus, car quelle chance de merci nous resterait-il ?

— Tranquillisez-vous, madame, dit Cyprien, et ne nous abandonnez pas au désespoir. Cinq jours se sont passés depuis que Marthe n'a paru à la maison, cinq jours donc se sont écoulés depuis qu'Étna l'a assassinée. Dans cet intervalle rien n'est venu nous prouver que cet être incompréhensible ait rien fait de plus. Peut-être une querelle s'était-elle élevée entre elle et cette vieille femme, et il est possible qu'elle l'ait frappée dans un moment de passion.

— Et vous avez découvert son cadavre dans la rivière ? dit la baronne en s'apesantissant sur les dangers qui semblaient la menacer.

— Oui, à plus de deux journées de Prague, tandis que je me rendais avec les pages au château de Rotenberg, répondit Cyprien. Le courant l'avait entraînée jusque-là, comme si la Providence l'avait jetée en travers de ma route soit comme un avertissement pour nous-mêmes, soit pour nous inviter à venger ce meurtre.

— Et si je ne me trompe, observa la baronne, Marthe était chargée d'accomplir une mission que vous lui aviez confiée, au moment où elle a été ainsi frappée ?

— Oui, répliqua Cyprien. Le soir où elle vint me rejoindre à l'auberge près de la lande, j'avais rencontré une jeune fille nommée Blanche Gaspard. Cette jeune fille, d'une grande beauté, est aimée de Rodolphe de Rotenberg qui n'hésiterait pas à lui donner son nom, malgré son humble condition. C'est, sans doute, pour fuir sa persécution, qu'elle s'était éloignée de son pays, car elle ne l'aime pas, paraît-il.

— Et en quoi cela vous regarde-t-il ? demanda la baronne avec impatience ; ou quel rapport a avec moi cette longue histoire ?

— Écoutez, madame, dit Cyprien, et vous jugerez si j'avais des raisons de m'occuper de Blanche. Je vous ai déjà dit que je l'avais rencontrée à la petite auberge ; je savais que le baron de Rotenberg, s'il venait à apprendre la passion de son fils pour cette jeune fille, nous serait reconnaissant de l'avoir amenée dans cette maison et d'avoir ainsi élevé entre elle et Rodolphe une barrière infranchissable. Mais je vis qu'elle avait entendu une partie de la conversation qui avait eu lieu entre Marthe et moi, et qu'elle s'était enfuie. Elle en savait trop désormais pour qu'on pût la laisser vivre et c'est pour cela qu'au lieu de prendre le déguisement que Marthe m'avait apporté, et sous lequel j'espérais pénétrer dans le château de Prague pour délivrer les trois prisonniers d'État, c'est pour cela, dis-je, que j'envoyai immédiatement Marthe après elle.

— Et vous n'avez plus entendu parler de cette jeune fille ? demanda la baronne.

— Comment l'aurais-je pu ? s'écria Cyprien. À peine avais-je mis le pied dans cette maison qu'il m'a fallu repartir avec les deux pages pour le château de Rotenberg, d'où je suis revenu au galop en apprenant le meurtre de Marthe. Et voyez combien cette résolution de ma part a été sage, puisqu'en arrivant je trouve ici le prétendu chevalier de Brabant.

— Nous voici revenu au point où nous étions au commencement de cette digression, dit la baronne ; puis, après avoir regardé la pendule qui était sur la cheminée, elle ajouta : — Il est minuit moins vingt, et l'Autrichien attend toujours ; quel parti prendre ?

— Comment l'avez-vous rencontré ? demanda Cyprien.

— Je marchais dans les rues de Prague, lorsque le vent a tout à coup emporté mon voile. Il a couru après et me l'a galamment remis.

— Vous a-t-il appelé par votre nom ?

— Non ; il paraissait ignorer complètement qui j'étais ; il m'a dit qu'il se nommait Louis de Hapsbourg, et qu'il était envoyé par l'empereur d'Allemagne pour faire à la baronne Hamelin une communication importante. C'est ainsi que je l'ai invité à m'accompagner, en lui disant que je le conduisais près de la baronne.

— Il savait parfaitement qui vous étiez, exclama Cyprien, et tout cela n'était qu'une ruse de sa part pour s'introduire ici. Pour la première fois de ma vie je ne sais comment faire, quel parti prendre.

— Le chevalier est en notre pouvoir, et nous avons moyen de le punir de ses trahisons, fit observer la baronne ; pourquoi hésiter ? Jusqu'ici, toutes les fois qu'un traître ou un ennemi est tombé dans nos mains, votre décision a été prompte, vos ordres ont été instantanément exécutés, et la statue de bronze a dévoré ses victimes. Pourquoi, alors, hésitez-vous ? À tous ces crimes n'ajoute-t-il pas celui d'être un imposteur ? Le baron de Rotenberg ne l'a-t-il pas confondu dans l'assemblée des seigneurs ?

— Mais vous oubliez donc que ce prétendu Henri de Brabant possédait réellement une lettre de créance signée du duc d'Autriche et contresignée par le grand-chancelier de ce duché, observa Cyprien, et que le baron de Rotenberg a effacé ces signatures au moyen d'une préparation chimique que je lui avais donnée tout exprès ?

— Il résulterait de cela que l'Autrichien n'était pas un imposteur, dit la baronne, et que notre envoyé avait mal pris ses renseignements à Vienne.

— Toutes les idées que nous nous étions faites du chevalier de Brabant sont fausses et mal fondées.

— Ainsi, il n'est pas un imposteur ? répéta la baronne dont l'étonnement augmentait d'instant en instant.

— Il est si loin d'être un imposteur, cher madame, répondit Cyprien d'un ton solennel, qu'il a le droit de prendre, si cela lui plaît, tous les titres qu'il voudra, et même celui de Hapsbourg. Quant à commettre un faux, il est incapable. En un mot... mais je dois m'interrompre pour vous dire que les pages m'ont révélé un secret concernant leur maître, un secret qui a été pour moi un véritable trait de lumière.

— Et ce secret ? demanda la baronne.

— Il est d'une telle importance que je ne puis le murmurer que tout bas à votre oreille.

(A continuer.)